

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 33

Artikel: Les audacieux
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196399>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
 PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
 St-Lmier, Delémont, Bienne. Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.
 Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
 la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

En revenant du Vully.

La Suisse est de plus en plus le rendez-vous des touristes de tous pays. Dans les trains, sur les bateaux, c'est un brouhaha incessant, où se mêlent toutes les langues de l'univers. Il est vrai que nous ne cessons de faciliter, de provoquer même cette invasion, qui est — on le dit — une des conditions essentielles de notre prospérité.

Des chemins de fer de tout genre montent avec une effrayante témérité à l'assaut de nos cimes escarpées. Dans les hautes vallées, jadis les plus sauvages des Alpes, on voit aujourd'hui des hôtels immenses, pourvus de tout le confort moderne, éclairés à la lumière électrique et, par le télégraphe et le téléphone, en relation directe et instantanée avec les grandes capitales. Les sentiers capricieux et ombragés, qui se dérobaient à chaque instant sous le pied du voyageur, semblant jouer à cache-cache avec lui, ont dû céder la place à de larges chemins, où l'ardeur du soleil s'en donne à plaisir. Tous ces chemins ont le même but: l'hôtel, et des équipages nombreux les sillonnent, au milieu de nuages de poussière.

Les gorges n'ont plus de mystère, et, enserées dans un enchevêtrement de passerelles branlantes, d'escaliers en colimaçon, d'où mille yeux indiscrets les scrutent de toutes parts, les cascades ont perdu leur virginité. Le soir, pour remplacer les rayons du soleil ou la douce clarté de la lune, lorsqu'elle fait défaut, des projecteurs électriques et des flammes de bengale jouent avec ces gorges majestueuses, avec ces cascades hardies, comme s'il s'agissait de simples décors de théâtre. N'a-t-il pas été question, dernièrement, à Interlaken et à Montreux, d'éclairer, au moyen de puissants foyers électriques, les montagnes environnantes.

Plus de naturel; tout est convention, théâtre. Le pâtre, dans son chalet, les vaches, au pâturage, le chamois, bondissant de roc en roc, l'aigle, planant au-dessus des sommets, semblent être autant d'acteurs jouant leur rôle, pour le seul amusement de nos hôtes.

« Entrez, Mesdames et Messieurs, la représentation va commencer. En avant la musique! »

Malheur aux sites qu'ont signalés à la vaine curiosité du monde voyageur les strophes inspirées de quelque poète ou la description enthousiaste qu'en a donnée un écrivain en vogue. C'en est fait de leur tranquillité, de leur charme. Vite, un maître d'hôtel, en habit noir, est là, qui dresse sa table sous les sapins ou à la barbe du glacier et qui vous offre — moyennant finance — tous les mets de l'univers.

Délaissées, les vieilles auberges, si hospitalières, s'en vont les unes après les autres. Avec elles, s'en vont aussi leurs enseignes aux grossières enluminures, aux appellations caractéristiques, évoquant un fait historique, une légende, une coutume de la localité, ou même un mets du pays, dont le nom seul vous mettait l'eau à la bouche. Souvent aussi, ces

enseignes n'étaient qu'une simple invitation à entrer, à laquelle on ne boudait jamais.

Les vrais amants de la nature et de la simplicité déplorent cet apprivoisement de nos montagnes, mais il leur faut s'y résigner: c'est la prospérité du pays, c'est son avenir, c'est le progrès!

Heureusement, à côté de la Suisse de Bædecker et de Johanne, qui appartient aux maîtres d'hôtels et à leurs clients, il en est une autre, moins réputée, peut-être, mais non moins intéressante, celle d'Ulysse Guinand, où la nature jouit encore de tous ses droits et où l'on vit à peu près comme autrefois.

C'est dans cette Suisse là que se trouvent la vallée de la Broye et le Vully. Nous y avons fait tout récemment une course dont nous revenons enchantés.

La vallée de la Broye, le Vully! Il semble, n'est-ce pas, que c'est là une contrée où l'on ne va que lorsque les affaires ou quelque autre circonstance nous y appellent; lorsqu'on ne peut faire autrement?

Eh bien, on a grand tort. C'est un pays où il vaut la peine d'aller pour son seul agrément. C'est un vrai berceau de verdure. Campagnes fertiles et riantes, grandes forêts, sites pittoresques. Et puis, que de souvenirs historiques tout le long du chemin. Moudon, où se tenaient les Etats généraux du Pays de Vaud, fait songer aux princes de Savoie; Payerne conserve religieusement la mémoire de la reine Berthe; Avenches évoque les splendeurs de l'époque romaine, et Morat, les gloires de nos ancêtres.

Débarqués à Morat, nous avons tout d'abord visité cette vieille cité, très intéressante, avec sa ceinture de murailles et de tours, sa rue bordée d'arcades massives. Des gerbes de fleurs, s'échappant de toutes les fenêtres, brodent, sur le fond gris des façades, un dessin aux mille couleurs, qui met en fête toute la rue. A l'extrémité de celle-ci, une porte fort bien conservée et surmontée d'un élégant campanile. Morat a fourni au village suisse nombre de gracieux motifs d'architecture du moyen-âge.

De la terrasse du château, vue admirable sur le lac et le Vully. Toutes les teintes sont d'une douceur, d'un fondu qui charme au premier coup d'œil. Sur le bateau qui nous conduisait vers l'autre rive, à Praz, nous avions un moment l'illusion de naviguer sur le Léman. A l'aspect de ces coteaux du Vully, plantés de vigne, il nous semblait que nous allions atterrir quelque part dans le vignoble de La Côte.

Le sommet du mont Vully, que l'on atteint en trois quarts d'heure, n'est point étroit et dénudé, comme il le paraît des bords du lac. C'est une large croupe, couverte de champs bien cultivés, de prairies, de bouquets de bois, où se blottissent, dans les arbres et le silence, quelques maisons isolées.

De là-haut, quelle étendue de pays s'offre aux regards. Au nord, au pied même du mont, le canal qui relie les lacs de Neuchâtel et de

Morat, puis, les marais du Seeland, assésims depuis quelques années et dont, peu à peu, la culture prend possession. Fermant l'horizon, la ligne bleuâtre du Jura, jusqu'à Soleure. En revenant à l'ouest, dans une échancre, un coin du lac de Bienne; plus près, le lac de Neuchâtel et la ville; l'aspect de celle-ci rappelle un peu celui de Lausanne, s'étagant sur sa colline. Au sud et au sud-est, le Vully vaudois, puis Avenches, dont la silhouette se détache sur un fond lointain de collines boisées. Enfin, à l'est, Morat, son lac et, tout au fond, quand elle veut bien se montrer, la longue chaîne des Alpes. Ce jour-là, elle a fait la coquette; elle est toujours restée cachée derrière un voile de brume. Eh bien, nous nous en sommes passés; nous l'avons laissée à sa bouderie.

Du mont Vully, descente sur Cudrefin, un grand et beau village qui se cache dans les arbres, au bord du lac. Sur la place, à côté de l'Hôtel-de-Ville, une fontaine surmontée d'une statue de la Justice, dont la physionomie n'a rien de l'austérité de celles que l'on voit habituellement. Elle paraît plutôt sourire aux passants: c'est la Justice en vacances.

A l'auberge, accueil des plus aimables, dîner excellent, arrosé d'un petit vin de Cressier, qui fait l'étoile et dont on a grand-peine à prendre congé. Retour par Vallamand, Belleville, Salavaux, Avenches, autant de localités avec lesquelles nous aurions bien aimé faire plus ample connaissance, mais le train était en gare et déjà sifflait le départ. Nous y retournerons.

« Eh bien, nous dit, quand nous fûmes en wagon, l'ami qui nous avait fait les honneurs de la contrée, eh bien, qu'en pensez-vous? »

— Enchanté, mon cher, le plaisir a dépassé toutes nos espérances. Combien nous avons tort de ne pas faire plus souvent de petites infidélités aux Alpes, de ne pas résister à leurs séductions. Il est, dans notre pays, nombre de contrées qui méritent tout aussi bien notre visite et où nous sommes au moins encore chez nous. Ce n'est pas là le moindre de leurs attraits.

X.

Les audacieux.

Sous ce titre, le XIX^e Siècle publie sur l'expédition d'Andrée, au pôle Nord, un article de M. Lucien-Victor Meunier, qui nous trace un tableau si saisissant de cette téméraire entreprise, qu'on ne peut vraiment pas le lire sans émotion. Le voici:

A l'heure où j'écris ces lignes, on est sans nouvelles précises encore de l'*Ornen*. Et en aura-t-on jamais des nouvelles de ce ballon, qui, l'autre jour, là-bas très au loin, très au nord, a été confié à la bourrasque, s'est envolé dans les profondeurs du ciel terrible? Saura-t-on jamais ce qu'il est devenu? Des hommes qui le montaient verront-ils jamais le visage au milieu des vivants?

Ils n'avaient pu, faute d'un vent favorable, effectuer leur départ l'an dernier. Obstinés, opiniâtres, ils étaient revenus cette année, à la même place, recommençant leurs préparatifs, reconstruisant leurs baraquements, gonflant à nouveau l'aérostat.

Et, si accaparés que nous puissions être, si absorbés par les mille soucis quotidiens de l'existence, notre pensée les suivait, les voyait, fourmis noires au milieu de l'immensité blanche de neiges et des glaces, acharnés à leur labeur, roidis dans leur attente.

Oh! elle finirait bien par souffler cette tempête à laquelle ils avaient décidé de se livrer! Sans doute, souvent, debout sur quelque escarpement, ils interrogeaient de leurs regards impatients l'horizon du côté du Sud... Par là étaient la patrie, les amis quittés, la famille, les êtres chers, tout ce qui fait la joie de vivre. Ce qu'ils cherchaient, dans le Sud, c'était le vent. Ah! ça, viendras-tu, tempête? Or, la voici, enfin! Le ballon s'incline, gémit, tire sur ses cordes. Oh! quelles rafales! Lâchez-tout!... Et, fêtu, jouet, plume bousculée par l'ouragan, le ballon s'élançait, bondit, en un instant disparaît.

A peine si d'un cri, d'un geste d'adieu, ceux qui sont restés sur le rivage ont pu le saluer.

Où est-il?

Devant une témérité telle, l'esprit reste confondu. Que des hommes, constatant que toujours contre la muraille qui défend l'accès du Pôle la volonté des hommes s'est brisée; qu'on a eu beau l'attaquer de divers côtés cette muraille, pour chercher son point faible, sa brèche; que toujours on a dû, après l'effort titanique, reculer épuisé; et que, toujours, la nature a été, là, plus forte que les hommes les plus forts — que des hommes, dis-je, aient conçu ce projet, puisque, ni par terre ni par eau le passage n'était possible, de prendre la route de l'air et de franchir en ballon l'obstacle au pied duquel s'arrêtaient, fracassés, le navire et le traîneau, cela passe presque l'imagination; cela est grand jusqu'au sublime, et l'on se sent humble devant de tels audacieux.

Reparaitront-ils?

La tempête les aura-t-elle emportés jusque de l'autre côté des solitudes inaccessibles? Ont-ils accompli leur prodigieux voyage? Sont-ils revenus de ces régions où personne n'était allé?

Ou bien leur ballon, l'« Ornen », les a-t-il trahis, et gisent-ils, Icares expiant l'ambition superbe d'avoir voulu escalader l'inconnu, sur quelque champ de glace, ayant encore dans leurs yeux tournés vers le firmament où s'accumulent les neiges éternelles, la fierté du grand effort tenté?

Ah! si leur aventure a eu ce tragique dénouement — et c'est à craindre; car leurs chances de réussir étaient bien faibles contre celles de succomber — ils auront eu, du moins, avant de mourir, une heure unique.

Les voyez-vous, penchés sur le bord de la nacelle, scrutant avec avidité l'espace sous leurs pieds?... Orgueil immense! ils planent là où se trouvaient leurs devanciers; ils courent, ils volent. Ils montrent du doigt les étapes. Là l'expédition Franklin tomba pour ne plus se relever; ici, Bellot disparut dans une crevasse; voici la stèle qui marque la place où Hall dort son dernier sommeil...

Mais déjà, tant est vertigineux l'ouragan qui les emporte, tout cela est lointain.

Regarde. Ici s'est arrêté, l'anglais Markham, de l'expédition Nares; ici, Lockwood et Brainard, de l'expédition Greeley, dépassant de quelques kilomètres Markham, sur la route du Pôle, ont, haletants, brisés, planté le pavillon américain.

Regarde encore! voici jusqu'où a été le Suédois Nansen, celui qui vient de revenir couvert de gloire.

Et maintenant plus rien! Nous sommes au-delà des hommes!...

Et le vent hurle! les cordages grincent, le ballon se tord; et, poings crispés, cheveux hérissés, livides, les hommes regardent; ils regardent ces terres et ces mers que nul regard jamais n'a violées. Rien autour d'eux; nul être animé, nul végétal, pas une voix, pas une plainte. Rien que l'horreur, la nuit, le vide; eux au milieu, tout seuls, perdus, vainqueurs...

Ont-ils vu le Pôle? Cette joie leur a-t-elle été donnée de toucher avec l'éclair jailli de leurs prunelles, le but?

Ah! s'ils sont tombés, s'ils gisent en ce moment, ne peut-on pas croire que c'est l'orgueil d'avoir été si forts qui aura fait éclater leur poitrine?

Morts ou vivants, qu'ils doivent revenir ou que

la nuit formidable du Pôle se soit refermée sur eux, glorifions-les!

Peut-être, si les jours se passent, chacun, impatient un peu de l'espoir de les revoir, se trouvera-t-il des gens pour dire, hochant la tête: C'était fou!... Ah! taisez-vous, taisez-vous! Car, de telles folies, seules les grandes âmes sont capables; et il faut des insensés pareils, à l'humanité, pour contre-balancer la masse des égoïstes, des inutiles, des niais, des nuls.

Oh! sans doute, ils auraient pu, ces téméraires, ces audacieux magnifiques, vivre chacun chez soi, en paix, au chaud, à l'abri. Que n'étaient-ils employés dans quelque administration! ils vivraient encore, sans doute.

Ah! soyez respectueux devant ces héros de la sainte curiosité! Ne dites pas: A quoi bon, le Pôle? On sera bien avancé quand on aura été au Pôle! — Ils vous répondraient: Pour savoir!

Savoir! savoir sans cesse davantage!... Ah! vouloir toujours apprendre, et recommencer à apprendre; chercher toujours, et trouver, et chercher encore après avoir trouvé; être insatiable, il n'est pas de vertu plus haute,

Et si l'humanité, depuis le temps qu'elle rampe sur cette vieille terre, a fait quelques progrès; si elle a appris à épeler dans le grand livre mystérieux de la nature; si elle a pu, esclave, au commencement de toutes les fatalités qui pesaient sur elle, se relever d'abord sur les genoux, sur les pieds ensuite, et tourner vers l'infini son front, c'est à un curieux sublime qu'elle le doit; et ce sont eux, avant tous, les bienfaiteurs à qui toute reconnaissance est due. Et nous leur crions: Merci! merci d'être grands! merci d'être beaux! merci de racheter par votre grandeur et par votre beauté toutes les petitesse et toutes les laideurs, boue où s'enlisent nos pieds.

Ah! il est bien nommé, l'homme qui a imaginé cette expédition au Pôle, en ballon, qui a conçu ce projet et l'a exécuté; il s'appelle Andrée, la traduction du mot grec qui veut dire: homme. Quel symbole! Oui cet homme-là est bien l'Homme dans toute la force du terme, dans toute l'acception du mot; et à nul on ne saurait le comparer hormis au Prométhée qui, dans son audace incomparable, voulut ravir sa foudre au Maître des dieux.

Les « bouts d'homme ».

Nous avons souvent été frappé de la manière peu aimable dont on use envers les petits hommes. Rien n'est moins charitable pourtant, car ces braves gens nous semblent déjà suffisamment contrariés de n'avoir pas quelques centimètres de plus; on ne voit du reste par les soins qu'ils mettent à grandir un peu leur taille au moyen de hauts talons et du chapeau cylindre.

Il n'est donc ni généreux ni poli de railler les hommes de petite taille, qui valent certes bien tant de grands gaillards qui promènent leur haute stature dans nos rues. C'est d'ailleurs ce qu'on paraît avoir fort bien compris en France, témoin un très intéressant article publié à ce sujet par le *Petit Marseillais*, auquel nous empruntons ces quelques judicieuses réflexions:

« On les appelle dédaigneusement ainsi parce qu'ils sont petits, et qu'à la toise du conseil de révision ils n'atteignent pas la hauteur réglementaire. Bouts d'homme! Il faut voir avec quel sourire méprisant disent ce mot les gaillards qui ont les épaules larges et la taille monumentale. Il semble, aux yeux de quelques-uns que les êtres succinctement bâtis sont incomplets et impropres à toute virile besogne, qu'ils sont une fantaisie économique de la nature qui les créa parcimonieusement.

» Et voilà que ces bouts d'homme viennent de passer à l'ordre du jour. Un honorable député, M. Bazille, montera prochainement à la tribune de la Chambre pour déposer un projet de loi en leur honneur. Il demandera que les conscrits de un mètre cinquante-deux centimètres soient déclarés désormais bons pour le service. Et si le Parlement le veut, il sortira

de cette réforme environ dix mille soldats de plus chaque année.

» Il fut un temps, bien loin déjà, où le prestige de nos armées dépendait de la taille et de l'uniforme. Nous avons vécu longtemps sur la vieille légende de Frédéric de Prusse, qui ne voulait dans ses régiments que des hercules et des géants. Un soldat de un mètre cinquante-quatre — le minimum jusqu'ici — eût semblé alors propre tout au plus à faire un caporal Tom Pouce; on se fût apitoyé sur le sort de ce rabougri qui avait les jambes trop courtes pour fournir les rudes étapes et le torse trop étroit pour le ceinturon de l'équipement.

» Nous sommes aujourd'hui revenus de ce préjugé ridicule, car nous avons eu la preuve que les petits soldats ne sont pas à dédaigner.

» Il faut bien nous mettre dans l'esprit que nos régiments ne sont pas seulement destinés à servir à des parades, et que l'armée ne doit pas être considérée comme un décor d'opéra. Certes, rien n'est plus imposant qu'un défilé de beaux hommes dans le cadre solennel d'une revue. Notre œil sourit de vanité et de plaisir devant des cuirassiers à forte encolure, devant des artilleurs musclés, devant des cavaliers au jarret vigoureux; ils nous prouvent, en effet, quoi qu'on dise, que la race n'est pas encore abâtardie et qu'il reste de la graine pour de mâles postérités. Mais j'ose dire, bien que je ne sois que fusilier de seconde classe, qu'il serait malheureux pour notre armée si elle ne comptait que des soldats taillés en lutteurs forains.

» Les « bouts d'homme » ont aussi leur rôle à jouer dans la défense de la patrie; même avec deux centimètres de moins que la taille réglementaire, ils sont appelés à rendre des services au régiment.

» D'abord, il n'est pas prouvé du tout que les petits hommes soient moins bien constitués que les autres. On peut être d'une taille exigüe et avoir du poumon et du biceps. Tous les majors du conseil de révision vous diront que des gaillards très râblés, chaque année, leur échappent, parce qu'il leur manque un centimètre de hauteur. Les conscrits montés en asperge ne sont pas toujours des phénomènes de vigueur: on peut avoir une allure de peuplier et des bronches de poitrinaire. Il faut se méfier des échines longues et efflanquées pour qui le fournement est un pesant fardeau. On l'a souvent répété, Napoléon n'allait pas à la taille de ses grenadiers, et tout petit homme qu'il fût, il n'en devint pas moins un grand capitaine.

» Et puis, dans les conditions où se fait la guerre moderne, la supériorité physique n'est plus une indispensable qualité. Pour avoir bon pied, bon œil, il n'est pas besoin d'être un colosse. Les « bouts d'homme » sauront égaler les soldats de six pieds six pouces quand il s'agira, devant l'ennemi, de faire le coup de feu.

Faire un trou à la lune. — Emporter le chat.

Voici quelques détails intéressants sur l'origine de ces deux locutions populaires:

Faire un trou à la lune ne paraît être qu'une transformation de l'expression plus ancienne: *faire un trou dans la nuit*. Se rendre invisible, disparaître en faisant furtivement un trou pour se sauver à la faveur de la nuit, voilà vraisemblablement ce que cette dernière expression voulait dire. C'est ainsi qu'elle a signifié prendre la fuite, s'évader, et qu'elle a été remplacée ensuite par l'expression *faire un trou à la lune*, qui s'est appliquée plus particulièrement à l'idée de partir en secret pour se dérober aux recherches, de manquer à ses engagements, de faire banqueroute.